

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

(SIÈGE SOCIAL: A LA SORBONNE)

N^o 42

(IX, 4)

SOMMAIRE :

Procès-verbaux des séances du 14 mars au 27 juin 1896.

— Ouvrages offerts à la Société. — Conditions de vente des publications antérieures au 1^{er} janvier 1896. — Variétés : I. *Kharoṣṭhī*; — II. *Census*; — III. *Kalank dīz* « la tour de la grue », par Joseph HALÉVY. — Nécrologie: Joseph DERENBOURG.

*Ce bulletin est publié exclusivement pour les Membres de la Société
et n'est pas mis dans le commerce.*

PARIS

JUILLET 1896

SÉANCES DE L'ANNÉE 1896.

18 janvier.	18 avril.	21 novembre.
1 ^{er} , 15 et 29 février.	2, 16 et 30 mai.	5 et 19 décembre.
14 et 28 mars.	13 et 27 juin.	

Les séances ont lieu de cinq heures à six heures et demie du soir, dans une salle de la Vieille Sorbonne, escalier 7, au deuxième étage.

L'élection du Bureau pour l'année 1897 aura lieu dans la séance du 19 décembre 1896.

COMPOSITION DU BUREAU POUR L'ANNÉE 1896.

Président : M. Jean PSICHARI, 77, rue Claude-Bernard.

Vice-présidents : { M. Alexandre BOUTROU, 241, rue du Faubourg-Saint-Honoré.
M. l'abbé Paul LEJAY, 119, rue du Cherche-Midi.

Secrétaire : M. Michel BRÉAL, 70, rue d'Assas.

Administrateur : M. Louis DUVAU, 22, quai de Béthune.

Trésorier : M. Louis FINOT, 49, rue Claude-Bernard.

Bibliothécaire : M. Théophile CART, 12, rue Soufflot.

Membres du Comité de publication : MM. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, R. DUVAL, L. HAVET, V. HENRY, L. LEGER, G. PARIS.

Les Sociétaires sont instamment priés de faire connaître immédiatement tout CHANGEMENT D'ADRESSE à M. Louis DUVAU, administrateur de la Société, 22, quai de Béthune, à Paris. Cette notification est indispensable pour l'envoi régulier des Mémoires, Bulletins et Convocations.

Les COTISATIONS doivent être adressées exclusivement au trésorier, M. Louis FINOT, 49, rue Claude-Bernard, à Paris.

EXTRAITS DU RÉGLEMENT et DES STATUTS DE LA SOCIÉTÉ.

La cotisation annuelle des Membres ordinaires doit être payée intégralement dans les trois premiers mois de chaque année.

Tout Membre qui, n'étant redevable à la Société d'aucune cotisation arriérée, aura versé une somme égale à dix cotisations annuelles, deviendra par ce fait Membre perpétuel.

Les Membres nouveaux ont droit à tous les fascicules publiés dans l'année de leur admission.

Ne peuvent toutefois être admis au bénéfice de cet article les Membres qui, élus à la fin de l'année (novembre et décembre), sont exemptés de la première cotisation.

Les Sociétaires qui en feront la demande à l'Administrateur de la Société recevront pour moitié prix la collection des fascicules antérieurs à l'année de leur admission.

Contre remboursement des frais de poste, la collection du *Bulletin* est envoyée *gratis* aux Membres de la Société.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N^o 42

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 14 MARS AU 27 JUIN 1896

SÉANCE DU 14 MARS 1896.

Présidence de M. Jean PSICHARI.

Présents : MM. d'Arbois de Jubainville, Bauer, Boyer, Bréal, de Charencey, Duvau, Grammont, Grégoire, Halévy, Lamouche, Lejay, Le Nestour, Meillet, Paul Meyer, G. Paris, Pernot, Psichari, Raillard, Rambaud, Rousselot. M^{lle} de Tchernitzky.

Absents et excusés : MM. Boutroue, Cart.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et approuvé.

Hommages. Voir page clj.

Communications. M. Rambaud continue la lecture de son travail sur la langue mandé ; il expose le système phonétique de cette langue, en particulier en ce qui concerne la nasalisation, l'élision, le redoublement, les mutations consonantiques.

M. Gaston Paris étudie les mots romans correspondant au français « foie ». Bien que l'étymologie *ficātum* soit hors de doute, les différentes formes romanes présentent au point de vue phonétique un certain nombre de difficultés. M. Paris classe ces différentes formes et montre qu'elles reposent sur une série de modifications de *ficātum* dues à l'influence persistante du mot grec *συκωτός*, prototype de *ficatum*, et qui était employé à Rome concurremment avec lui.

Des observations, portant en particulier sur la valeur de l'u, sont présentées par MM. Psichari, Bréal, Duvau, Halévy.

M. Grammont étudie l'histoire de la voyelle latine *a* tonique libre dans le patois de la Franche-Montagne. Aujourd'hui, cette voyelle est encore *a*; mais M. Grammont signale différents faits tendant à prouver qu'elle a passé par *ê*, comme en français, et qu'il n'y a pas de rapport direct entre son timbre actuel et celui de la voyelle latine.

Des observations sont présentées par MM. G. Paris, P. Meyer.

SÉANCE DU 28 MARS 1896.

Présidence de M. l'abbé LEJAY, vice-président.

Présents : MM. d'Arbois de Jubainville, Bréal, Cart, de Charencey, David-Beguiant, Duval, Duvau, Grégoire, Halévy, Lamouche, Lejay, Le Nestour, Lévi, Meillet, Mélése, Raillard, M^{lle} de Tchernitzky.

MM. Psichari, président, et Boutroue, premier vice-président, se font excuser de ne pouvoir assister à la séance. Une lettre de M. Henry fait connaître qu'il lui sera désormais le plus souvent impossible, à son regret, d'assister aux séances de la Société, à cause de l'éloignement de son nouveau domicile.

Hommages. Voir page clj.

Présentation. MM. Amédée Querry et L. Duvau présentent pour être membre de la Société: M. le Dr Tholozan, premier médecin de S. M. le châh de Perse, à Téhéran.

Communications. M. de Charencey, revenant sur une de ses précédentes communications, apporte à l'appui des étymologies présentées par lui une liste de mots basques empruntés au latin et présentant uniformément le changement de *v* latin initial en *b*, ou médial en *h*.

Il signale ensuite l'existence de quelques mots communs au basque et aux langues khamitiques.

Des observations sont faites par M. Duvau.

M. Halévy fait ensuite trois communications sur le sanscrit *kharoṣṭhī*, le latin *census* dans les langues sémitiques, la Tour de la Grue¹.

Des observations sont présentées par MM. R. Duval, Meillet, Bréal, de Charencey.

M. Bréal, s'appuyant sur l'expression d'Horace *fabulae Manes*, et deux emplois analogues de *fabula* chez Térence et chez Perse, propose de distinguer, à côté du mot usuel *fabula* se rattachant à *fari*, φαμί, un autre mot *fabula* « fantôme » se rattachant à la racine de φαίνω.

Une observation est présentée par M. Duvau, qui voit dans les trois exemples cités une imitation de certains emplois de μῦθος.

M. Bréal étudie ensuite le mot *sterilitas*, qu'il rattache à *sternere*: une plante stérile n'est bonne qu'à faire de la litière. Par contre il propose de séparer de cette même racine le grec στρατός « armée », qui doit plutôt être rapproché de στέλλω qui a, entre autres significations, celle de « lever une armée ».

Des observations sont faites par MM. Halévy, Meillet, Duvau.

1. Voir ces communications in-extenso, p. cliij.

SÉANCE DU 18 AVRIL 1896.

Présidence de M. Jean PSICHARI.

Présents : MM. Bauer, Bréal, Cart, de Charencey, David-Begmantz, Duvau, Lamouche, Le Nestour, Lejay, Meillet, Mélése, Mowat, Paris, Passy, Psichari, Raillard, Rousset, M^{lle} de Tchernitzky.

Absents et excusés : MM. Boutroue, Boyer.

Assistant étranger : M. Pokrovsky.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Hommages. Voir page clj.

Élection. M. le D^r Tholozan est élu membre de la Société.

Présentation. MM. Bréal et Lévi présentent pour être membre de la Société : M. Guillaume Huszár, 43, boulevard Saint-Michel, à Paris.

Correspondance. M. le Président donne lecture d'une lettre de notre confrère, M. Monseur, demandant à la Société de prendre une délibération appuyant auprès de M. le Ministre de l'Instruction publique la pétition d'une Société de réforme orthographique.

M. Bréal fait observer que la question ne pouvait être en aucun cas traitée au fond dans la présente séance, à l'ordre du jour de laquelle elle ne figure pas. D'autre part, la Société de linguistique n'a jamais, jusqu'à présent, émis d'avis en son nom collectif sur aucune question : les membres de la Société trouvent dans les séances l'occasion d'échanger leurs idées ; mais la Société, comme telle, n'a pas d'opinion.

M. Mowat appuie l'opinion de M. Bréal. M. Paris ajoute que la question de réforme orthographique n'est pas seulement d'ordre scientifique, mais soulève aussi des questions d'ordre pratique, dont l'examen pourrait absorber le temps de la Société au détriment d'autres études qui sont plus exclusivement de sa compétence.

M. Passy propose de mettre la question à l'ordre du jour de la prochaine séance : M. Duvau fait remarquer que, d'après M. Monseur, la délibération devrait être transmise au Ministre avant la fin d'avril. La proposition de notre confrère ne pourrait être discutée en temps utile.

A l'unanimité, la Société décide de décliner l'invitation qui lui a été adressée.

Communications. M. Meillet signale dans un texte arménien du XII^e siècle la présence d'un certain nombre de noms propres ou de titres français. L'alphabet arménien, plus riche à certains égards que l'alphabet français, distingue certains sons que l'orthographe française note d'une manière uniforme et dont la diversité ne peut être reconnue que par l'étymologie.

Des observations sont faites par MM. Paris, de Charencey.

M. Duvau signale dans l'allemand *allein*, anglais *alone*, le reste d'un mode d'expressions très usitées dans tous les vieux dialectes germaniques : il propose de voir dans l'emploi fréquent en français, dès les plus anciens textes, de l'adjectif *tout* devant un autre adjectif (*tout plein*, *tout blanc*, *tout seul*) une imitation de ce procédé à proprement parler germanique et non roman.

Des observations faites par MM. Paris, Lamouche.

M. Bréal propose d'expliquer dans l'allemand *schreien* un emprunt au français *s'écrier*, qui vient lui-même de *exquiritare*. Un autre emprunt est celui du moyen haut-allemand *schumpfentiure* au français *esconfiture*, modifié sous l'influence de *schimpfen*.

Des observations sont faites par MM. Paris, Bauer.

M. Rousselot rattache à ses précédentes théories sur l'épenthèse de l'*e* du français *courre* de *currere*, *homme* de *hominem*.

Des observations sont présentées par M. Paris.

SÉANCE DU 2 MAI 1896.

Présidence de M. Jean PSICHARI.

Présents : MM. Alexandrowski, d'Arbois de Jubainville, Bauer, Boyer, Cart, Chabot, R. Duval, Duvau, Grégoire, Lamouche, Mélése, Meillet, Mowat, général Parmentier, Pernot, Psichari, Raillard, Rousselot, M^{lle} de Tchernitzky.

Absents et excusés : MM. Boutroue, Lejay.

Élection. M. Guillaume Huszár est élu membre de la Société.

Hommages. Voir page clj.

Communications. M. Boyer propose un système de transcription du russe fondé sur un principe non phonétique mais graphique, chaque lettre de l'alphabet russe étant toujours représenté par une même lettre ou un même groupe de lettres de l'alphabet français ; une représentation phonétique du russe serait une réforme et non une reproduction de l'orthographe russe ; elle serait à la fois superflue pour ceux qui connaissent la prononciation du russe, et sans utilité pratique pour ceux qui, sans être familiers avec cette langue, voudraient pouvoir chercher dans un lexique le sens d'un mot qu'ils ne connaîtraient que par la transcription.

M. l'abbé Rousselot présente quelques observations sur ce principe. D'autres remarques sont faites par MM. Psichari, général Parmentier, Meillet, Duvau. M^{lle} de Tchernitzky signale quelques particularités de l'orthographe du petit-russien.

M. Mowat étudie le mot *emitularius* qui se trouve dans deux inscriptions du corps de garde des *uigiles* à Rome. Après un historique des différents essais d'interprétation de ce mot, M. Mowat propose d'y voir un dérivé de *emere*. L'*emitularius* serait le soldat chargé de faire les emplettes, une sorte de cantinier.

M. l'abbé Chabot appelle l'attention de la Société sur un

fragment récemment découvert des *Hexaples* d'Origène, qui fournit d'intéressantes données sur la prononciation de l'hébreu au ^{iv} siècle de notre ère. Des observations sont présentées par M. Rubens Duval.

M. l'abbé Rousselot signale une particularité de la prononciation du groupe *t+n final* en suédois.

SÉANCE DU 16 MAI 1896.

Présidence de M. Jean PSICHARI.

Présents: MM. Alexandrowski, d'Arbois de Jubainville, Bauer, Bréal, Cart, Chabot, de Charencey, Chabot, R. Duval, Duvau, Grégoire, Halévy, Huszár, Lamouche, Lejay, Le Nestour, Meillet, Pernot, Psichari, Raillard, M^{llo} de Tchernitzky.

Absent et excusé: M. l'abbé Rousselot.

Assistant étranger: M. Wilkens.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Hommages. Voir page clj.

Correspondance. M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres écrit que l'Académie, à l'occasion du centenaire de l'Institut, accorde à la Société de Linguistique de Paris un exemplaire d'un certain nombre de ses publications.

La Société charge son président d'exprimer sa reconnaissance à l'Académie, et de solliciter le don de quelques autres volumes présentant pour la Société un intérêt particulier.

Communications. Il est donné communication d'un travail de M. Edwin W. Fay sur le grec γλῶσσαι et le nom indo-européen de la langue. Après un historique de la question et une critique des hypothèses présentées par MM. Collitz et Johannson, M. Fay pose une racine *gl̥gh* « lècher » qui peut rendre compte des formes variées du nom de la langue

dans les idiomes indo-européens, cette base ayant été plus ou moins modifiée par des phénomènes de simplification consonatique ou d'étymologie populaire.

Des observations sont présentées par différents membres. M. Bréal signale quelques-uns des résultats auquel peut mener, dans les recherches étymologiques, la méthode d'accumulation jointe à la méthode de corruption.

M. Halévy propose une correction à un passage de S. Ambroise. Des observations sont présentées par M. d'Arbois de Jubainville.

M. Halévy étudie ensuite les changements de signification dans l'Inde et dans l'Iran des noms mythologiques *Dasyu* et *Nāsatyā*. Des observations sont présentées par MM. Bréal, Meillet.

M. Huszár donne lecture d'un mémoire sur les progrès de la linguistique hongroise dans ces vingt dernières années.

Des observations sont faites par MM. Bréal, de Charencey.

Il est ensuite donné communication d'un travail de M. Fournier sur une formule magique de guérison, en grec et en latin, récemment publiée par M. Vassiliev. Le texte latin est transcrit en caractères grecs, le texte grec est lui-même fort altéré : M. Fournier propose un certain nombre de substitutions et d'explications.

Des observations sont faites par MM. Pernot, Psichari, Duvau.

M. de Charencey présente l'étymologie de quelques mots basques désignant les parties du corps : on peut encore y retrouver assez clairement des termes métaphoriques.

Des observations sont faites par M. Lamouche.

SÉANCE DU 30 MAI 1896.

Présidence de M. Jean PSICHARI.

Présents : MM. Alexandrowski, Bauer, Cart, de Charencey, Duvau, Grégoire, Lejay, Le Nestour, Meillet, Mowat,

général Parmentier, Psichari, Raillard, Rambaud, Rosapelly, Rousselot, M^{llo} de Tchernitzky.

Absents et excusés : MM. Bréal, Donner.

Assistant étranger : M. le D^r Lordereau.

Le procès-verbal de la présente séance est lu et adopté.

M. le Président se fait l'interprète des sentiments de satisfaction éprouvés par la Société à la nouvelle de l'élection de M. Gaston Paris à l'Académie française.

Hommages. Voir page clij.

Communications. M. l'abbé Rousselot fait une première communication sur la nature des voyelles ; il y étudie plus spécialement la partie physique, et fait l'historique des différentes théories émises sur ce sujet en particulier par Helmholtz. Cette communication, très détaillée, donne lieu à de nombreuses observations de la part de MM. le général Parmentier, Psichari, de Charencey, Rosapelly, Mowat.

M. le général Parmentier étudie la nature des consonnes emphatiques de l'arabe, en particulier du *t*. De l'observation des parlars actuels, et aussi de l'étude des transcriptions de mots étrangers, grecs en particulier, en arabe, il résulte que le *t* dit emphatique n'est que le *t* ordinaire du français ; le *t* non emphatique est plus faible que celui du français.

Des observations sont faites par MM. Psichari, Rousselot.

SÉANCE DU 13 JUIN 1896.

Présidence de M. Jean PSICHARI.

Présents : MM. Bauer, Bréal, Cart, de Charencey, Duvau, Lejay, Le Nestour, Mélése, P. Meyer, Léon Parmentier, Pernot, Psichari, Raillard, Rambaud, Rosapelly, Rousselot, M^{llo} de Tchernitzky.

Absents et excusés : MM. Boutroue, Le Foyer.

Assistant étranger ; M. le D^r Lordereau.

Hommages. Voir page clij.

En offrant une brochure sur les langues océaniques et transgangétiques, M. de Charencey en résume les conclusions. Des observations sont faites par M. Rambaud.

Communications. M. Le Nestour étudie l'infinitif breton, qui ne présente plus aujourd'hui, comme l'infinitif irlandais, le caractère purement nominal. M. Le Nestour recherche dans différentes constructions les traces d'un état analogue à celui de l'irlandais, et explique par là que l'ancien génitif du pronom ait pu prendre aujourd'hui le sens de régime direct. Des observations sont présentées par MM. Duvau, Psichari, de Charencey.

Il est donné lecture d'une note de M. Grammont sur l'expression franc-comtoise *tailler une lampe* = « frayer une glissoire ».

M. Meillet étudie le génitif grec οὔατος. Οὔατος, gothique *ausins*, peut être considéré comme le génitif d'un thème en -s- anomal, à mouvement vocalique de la syllabe présuffixale (v.-sl. *ucho*); cf. sscr. *çiras* (au lieu de **çaras*), *çirṣṇás*; le groupe -ss- de **ussen-* s'est réduit à *s* simple comme dans sscr. *asi* « tu es », gr. εἶ. L'*s* simple de zd. *uši*bya, v.-sl. *uši*, admet la même explication.

Des observations portant principalement sur le caractère systématique des restitutions indo-européennes sont présentées par M. Bréal.

M. l'abbé Lejay signale un texte de S. Augustin prouvant qu'à l'époque où vivait cet auteur, l'habitude était de ne pas faire dans l'écriture l'assimilation des propositions et d'écrire par exemple *inmanis* et non *immanis*, ce qui confirme indirectement, et d'une façon très frappante, ce que dit Servius sur ce sujet.

Des observations sont présentées par différents membres.

Il est donné communication d'une note de M. Imbert sur les termes de parenté en lycien.

SÉANCE DU 27 JUIN 1896.

Présidence de M. Jean PSICHARI.

Présents : MM. Bauer, Boyer, Cart, Duvau, Meillet, Le Nestour, Mélése, Mowat, Psychari, Raillard, Rambaud, Rosapelly, Rousselot.

Absents et excusés : MM. d'Arbois de Jubainville, BOUTROUE, Pernot.

Assistant étranger : M. le Dr Lordereau.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Nécrologie. La Société apprend avec regret la mort de M. Wharton, membre de la Société depuis plusieurs années et collaborateur des *Mémoires*.

Hommages. Voir page clij.

Communications. Il est donné lecture d'une note de M. d'Arbois de Jubainville sur la formation des noms propres de personne dans les langues germaniques. Il est inexact de dire qu'il ne faut pas chercher de sens à ces composés, au moins à l'époque mérovingienne : car alors la règle ne s'était pas encore établie de former le nom de l'enfant à l'aide d'un élément emprunté au nom du père et d'un autre emprunté au nom de la mère, sans tenir compte de la signification que pouvait avoir le composé ainsi formé.

Des observations sont présentées par MM. Rousselot, Duvau.

M. Meillet signale une particularité du traitement de *r* *voyelle* en slave. Le vocalisme anormal de l'infinitif vieux-slave *žrŭti* et du supin *trŭtiŭ* est comparable à celui des infinitifs à *ŭ* long radical tels que *kryti*, *byti*, et semble indiquer une quantité longue de *r* *voyelle* en slave, comparable à celle indiquée par la forme *ir* que présentent les formes sans *e* des mêmes racines en sanscrit.

Des observations sont présentées par MM. Duvau, Psychari, Rousselot, Raillard.

M. le D^r Rosapelly communique le résultat de ses observations sur le rôle du larynx dans la prononciation des voyelles, suivant que la voix est vibrante, soufflante ou respiratoire.

Des observations sont présentées par différents membres.

M. Mowat propose de voir dans le français *estropier* une déformation populaire du mot savant *atrophier*.

Il rapproche ensuite le nom ancien de la ville d'Eu, *Auga* ou *Augum*, du mot germanique signifiant « œil » (gothique *augô*, etc.)

Des observations sont présentées par MM. Rousselot, Cart.

Cette séance étant la dernière avant les vacances, le présent procès-verbal est immédiatement lu et adopté.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

14 mars 1896.

DE CHARENCEY. *Quelques principes grammaticaux de la langue Fang (Guinée méridionale)* Actes de la Société philologique, XXIV. — Paris, 1894, in-8 (Offert par l'auteur).

D^r Juan M. DIHIGO. *Sinopsis de gramática griega.* — Habana, 1895, in-8 (Offert par l'auteur).

28 mars 1896.

FOURNEREAU. *Le Siam ancien* (Annales du musée Guimet, tome XXVII), première partie. — Paris, 1895, in-4 (De la part du Ministère de l'Instruction publique).

DARESTE (Rod.). *La Saga de Nial*, traduite par Rod. Dareste (Annales du musée Guimet, Bibl. de Vulgar.). — Paris, 1896, in-12 (De la part du Ministère de l'Instruction publique).

Zhivaya Starina (L'antiquité vivante), tome V (1895), fasc. 3 et 4). — St-Petersbourg, 1895 (périodique). (Offert par les éditeurs.)

Izvestia obshchestva archeologii istorii, etc. (Mémoires de la Société d'archéologie, d'histoire et d'ethnographie de l'université de Kasan), tome XII, 4, 5, 6; tome XIII, 1. — Kasan, 1895 (Périodique). (Offert par les éditeurs.)

18 avril 1896.

C.-C. UHLENBECK. *Kurzgefasstes Etymologisches Wörterbuch der gotischen Sprache.* — Amsterdam, 1896. in-8 (Offert par l'auteur).

2 mai 1896.

J. CAPÉLAN. *Les Franco-Roumains*, poésies d'Alecsandri, Bolintineanu, etc., traduites en vers français. — Paris, 1894, broch. in-12 (Offert par l'auteur.)

16 mai 1896.

J. HALÉVY. *L'Influence du Pentateuque sur l'Avesta* (Extrait de la Revue sémitique. Paris, 1896). — Br. in-8 (Offert par l'auteur).

30 mai 1896.

Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tomes XIV à XXXV. — Paris, 1840-1895 (Offert par l'Institut).

Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tomes III à X. — Paris, 1853-1893 (Offert par l'Institut).

13 juin 1896.

H. PERNOT. *L'indicatif présent du verbe être en néo-grec* (Extrait des Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, tome IX). — Paris, 1896, broch. in-8 (Offert par l'auteur).

DE CHARENCEY. *Les langues océaniques et transgongétiques* (Extrait de la Revue de Linguistique d'avril-juillet 1896). — Paris, 1896, broch. in-8 (Offert par l'auteur).

27 juin 1896.

E. STAAFF. *Le suffixe -arius dans les langues romanes*. — Upsal, 1896, 31 in-8 (Offert par l'auteur).

AVIS

PUBLICATIONS ANTÉRIEURES AU 1^{er} JANVIER 1896

Conditions de vente particulières aux Membres de la Société

Collection complète des <i>Mémoires</i> (tomes I à VIII complets, t. IX, fasc. I).	120 fr.
Volumes isolés : tomes I et VII, chacun.	12 fr.
— tomes II, III, IV, V, VI, chacun.	15 fr.
— tome VIII.	18 fr.
— tome IV, fasc. I.	3 fr.
Fascicules isolés : chacun.	3 fr.

Le *Bulletin* (collection et numéros isolés) est mis gratuitement à la disposition des membres de la Société.

Les frais d'envoi sont à la charge de l'acheteur

Les demandes doivent être adressées à l'Administrateur.

VARIÉTÉS

I.

Kharoṣṭhī.

Par le nom de *kharoṣṭhī* on désigne actuellement l'une des deux écritures indiennes que l'on nommait autrefois : arienne ou bactrienne. Ce nom signifie : « oreille d'âne », qualificatif bizarre qui n'a visiblement aucun rapport avec la forme matérielle des lettres de cet alphabet. Je ne connais que deux tentatives pour interpréter ce nom : M. Bühler y voit le nom populaire de l'inventeur ; M. Pischel le prend au contraire pour un dérivé du terme araméen *khārithā* « chose gravée ». Ni l'une ni l'autre de ces hypothèses ne peut réclamer la moindre vraisemblance ; la seconde présente néanmoins cet avantage qu'elle se rapporte à l'écriture elle-même. Elle est cependant absolument inadmissible, car le mot araméen ordinaire pour « écriture » est *kēthābhā* et non *khārithā* ; comment donc imaginer que les Indiens aient donné la préférence à un mot qui chez les Araméens eux-mêmes n'avait pas le sens d'écriture ?

Ces deux hypothèses écartées, une nouvelle tentative ne sera pas hors de place. A mon sentiment, la désignation *kharoṣṭī lipī* est dans une relation étroite avec *brahmī lipī* « écriture de Brahma, ou des Brahmanes ». En face de l'écriture brahmanique, particulière et d'origine religieuse, se place convenablement l'écriture usuelle, populaire, et d'origine laïque. Ce principe étant admis, on pense aussitôt

à l'adjectif grec χρηστικός, ή, έν, et, en supposant dans *kharoṣṭhī* une altération ironique de ce mot étranger, l'on construit sans le moindre effort les deux équations que voici :

Brahmī lipī = Βραχμινική γραφή « écriture brahmanique »;

Kharoṣṭhī lipī = Χρηστική γραφή « écriture usuelle ».

II.

Census.

L'administration romaine, à peine installée en Orient, avait organisé un recensement général des provinces conquises, afin de régler les impôts à verser par chaque habitant suivant la valeur de ses revenus. Le terme latin *census*, sous sa prononciation ancienne *kensus* (κένσις), pénétra dès lors dans les langues sémitiques sous la forme de *qēnās*, *qēndsā*, mais il y prit un sens péjoratif qui caractérise bien la répugnance unanime que son introduction a rencontrée chez les Orientaux. L'histoire a enregistré le soulèvement de la Judée à cette occasion, et la cruelle répression de la part des Romains, qui a coûté la vie à plus de 50,000 Juifs. L'estimation officielle des revenus a été considérée comme la négation absolue de la liberté individuelle et comme une mesure arbitraire de pénalité. Sous une telle disposition, le mot *qēnds* a reçu la signification de « peine pécuniaire, amende », d'où le verbe *qānas*, *qēnas* « condamner à l'amende ». Qui sait si le verbe arabe *qanaṣa* « chasser » qu'on fait venir de κυνός, génitif de κύων « chien », ne se ramène pas à l'action de traquer les récalcitrants qui cherchaient à échapper aux impositions. Quoi qu'il en soit de cette dernière conjecture, il importe de faire remarquer que le verbe *qanas* avec le sens de « payer une amende » se trouve dans les inscriptions minéennes de l'Arabie méridionale. Depuis quelques années, certains épigraphistes ont émis l'opinion que les textes minéens appartenaient au second millénaire avant le Christ. La présence du vocable

latin dans l'un d'eux oblige à admettre que le royaume mienéen existait encore au premier siècle de l'ère vulgaire en même temps que les royaumes de Saba et d'Himyar que nous connaissons mieux par les géographes classiques.

III.

Kalank diz « la Tour de la Grue ».

Dans la séance du 25 mai de l'année passée, j'ai rapproché conjecturalement le mot sanscrit *karuṇkara* « grue » du syriaque *quaraq'ala* qui a le même sens. On m'a objecté alors que le mot sanscrit précité se composait de *karuṇ* + *kara*. Cette objection doit certainement être écartée, grâce à la comparaison avec la forme persane *kalank*, forme qui serait *kalan-kār* si le dissyllabe *kara* du mot sanscrit était un élément de composition. Mais cela est un point secondaire; le but réel de cette communication est de rechercher le sens que la tradition persie a voulu attribuer à la désignation mythico-géographique « la Tour de la Grue », située près de Babylon, résidence d'Ajis-Dahāka.

Si je ne me trompe, la grue est ici le symbole de l'art de la divination et de la magie. L'antiquité pronostiquait l'avenir par le vol des oiseaux, surtout du corbeau et de la grue. En Égypte, le dieu de la sagesse, Thot, est coiffé d'une tête d'ibis; les Indiens exaltent la science de l'oiseau Garuda, et la loi de Zoroastre est enseignée dans le Var de Yima par l'oiseau Karshipta. Il est remarquable que le célèbre temple babylonien appelé *bit sagil* semble avoir été la source du néo-hébreu *segulla* « qualité magique » et de l'éthiopien *sagal* « magie ». La chose s'explique facilement par ce fait que pour beaucoup de peuples la Chaldée et l'Égypte étaient la partie des arts magiques. Aussi est-il curieux de constater que le mot hébreu *ḥarṭom*, qui ne désigne que les magiciens des deux pays que je viens de nommer, signifie primitivement « bec d'oiseau », signification

dans laquelle l'oiseau symbolise également l'idée de la magie. Ces rapprochements me paraissent appuyer le sens que je suppose à la désination parsie de l'ancien sanctuaire babylonien par « la Tour de la Grue ». Que le nom indo-persan de la grue soit indigène ou étranger, il est incontestable que la légende avestique qui rattache le mythe d'Ajis-Dahâka à Babylone vient d'une époque où cette ancienne capitale, avec ses temples immenses, ne présentaient plus qu'un monceau de ruines informes, ce qui nous mène vers la fin du premier siècle de notre ère.

Joseph HALÉVY.

JOSEPH DERENBOURG¹

Joseph Derenbourg, mort à Ems le 29 juillet 1895, naquit le 21 août 1811, à Mayence. Cette ville, qui appartenait alors à la France, était le chef-lieu du département du Mont-Tonnerre. Les Israélites de Mayence, siège de la plus ancienne communauté juive d'Allemagne, jouissaient pour la première fois, après des siècles d'oppression, de la complète égalité civile, que la France venait de leur conférer. Grâce à ce nouvel état de choses, qui commença en 1797, la communauté juive prit un essor très rapide, elle s'accrut principalement de l'afflux incessant des juifs des localités voisines. Déjà avant cette date, le père de J. Derenbourg, Hartwig (Cevi Hirsch) Derenburg était venu à Mayence, où naquit en 1794 son fils aîné, Jacob, qui devint juriste et fut le président de la communauté de Mayence. Le nom indique l'origine de la famille; Derenburg est une petite ville de la province prussienne de Saxe, district de Halberstadt. Dans l'acte de naissance de Joseph Derenbourg, le nom est écrit Derenburg, mais peu à peu, la famille s'habitua à écrire Dernburg; aux premiers temps de son séjour à Paris, il signait également Dernburg. Plus tard il prit le nom de Derenbourg².

1. Résumé de la notice publiée par M. W. Bacher dans la *Revue des Études juives*, t. XXXVII, n° 63.

2. J'ai trouvé « Derenbourg » pour la première fois dans la liste des membres de la Société Asiatique de juillet 1847. Dans les listes antérieures, le nom est écrit Dernburg. De même dans la *Zeitschrift* de Geiger, où le public apprend à connaître le nom pour la première fois.

Depuis l'âge de cinq ans jusqu'à l'âge de treize ans, Joseph Derenbourg reçut les leçons de son père. L'enseignement se bornait à la Bible et au Talmud, nulle étude profane. Chaque jour, huit heures durant, le père initiait son fils à la littérature talmudique; il prépara ainsi, sans le prévoir, le solide fondement pour les recherches scientifiques que Joseph Derenbourg devait faire plus tard dans cette littérature.

Quand il eut seize ans révolus, son éducation prit une nouvelle direction. Soutenu par sa mère, il apprit les langues classiques pour entrer au gymnase. Cependant il ne négligea point ses études talmudiques, car, outre son père, il avait encore pour professeur de Talmud R. Löb (Léo) Ellinger, rabbin de Mayence depuis 1823.

Après quelques bonnes années d'études préparatoires, Derenbourg entra en seconde au gymnase de Mayence, où il suivit les cours avec succès, jusqu'à ce qu'il fut prêt à se rendre à l'Université.

Pour un jeune homme qui voulait se préparer à la carrière rabbinique après avoir achevé ses études au gymnase, il n'y avait à cette époque qu'un établissement où se former : c'était l'Université. La faculté de philosophie offrait la culture scientifique et philosophique et spécialement l'étude des langues sémitiques, tandis que la faculté de théologie protestante, en tant que les cours en étaient accessibles à des auditeurs juifs, permettait aux jeunes rabbins de s'approprier les différentes disciplines de la théologie chrétienne, que chacun pouvait appliquer, selon ses tendances et ses goûts, à la théologie juive.

En réalité, ainsi que le dit plus tard lui-même J. Derenbourg¹, « l'Université n'avait pour le théologien juif presque d'autre but que de lui procurer le grade de docteur, que les communautés commencèrent à considérer vers 1830 comme la marque d'un rabbin instruit. L'étudiant en théologie fréquentait ainsi les cours de philosophie, de philologie, de langues orientales, et choisissait parmi ces enseignements divers ce qui convenait à son goût et à son esprit ». Il a défini par ces paroles ses propres études universitaires.

1. Dans son éloge de Geiger, *Jüd. Zeitschrift*, XI (1875), 301.

Pour étendre ses connaissances dans le domaine de la science juive, il était livré à lui-même. Il n'avait, pour le conseiller, que les livres et l'exemple de ses camarades. Quand Derenbourg vint à l'Université, la science juive avait déjà produit et était en train de produire quelques œuvres composées d'après la méthode critique des sciences historiques et philologiques. De 1822 à 1829, Jost avait publié les neuf volumes de son *Histoire*; de 1828 à 1832, Rapoport avait produit ses remarquables *Biographies*. Vers le même temps, Zunz travaillait à son ouvrage *Die gottesdienstlichen Vorträge*, après avoir déjà tracé en 1818, dans une substantielle brochure, comme le programme de la nouvelle science juive et publié en 1822 la première Revue de la nouvelle école, et dans cette Revue sa monographie sur Raschi¹. C'étaient là les illustres modèles qui s'offraient aux yeux des étudiants juifs des Universités allemandes qui se préparaient à cultiver la littérature hébraïque et rabbinique et à devenir les porte-paroles du judaïsme.

Quand, après avoir débuté à Giessen², Derenbourg arriva à l'Université de Bonn, il y rencontra en 1832 un certain nombre de ces jeunes théologiens épris de la science juive. Le plus influent d'entre eux était Abraham Geiger, plus âgé d'un an que Derenbourg et qui n'avait plus que quelques mois à rester à Bonn. Mais ce temps assez court suffit pour établir entre eux une amitié qui dura toute la vie.

A vingt-trois ans, Derenbourg avait terminé ses études

1. On trouvera comme le souvenir de l'impression que ces trois savants firent sur Derenbourg dans les paroles qu'il leur consacre dans l'introduction à son *Essai*, p. 7, note 2.

2. Voici comment Derenbourg s'inscrivit le 26 octobre 1830 dans le registre de l'Université de Giessen : « Joseph Dernburg aus Mainz, Sohn des Hartwig Dernburg, studirt Philosophie. » Il resta à Giessen trois semestres, de 1830 à 1832. Il suivit, entre autres, les cours d'Osann sur l'histoire de la littérature grecque et sur Sophocle, ceux de Schmithammer sur l'histoire du moyen âge et l'histoire universelle, ceux d'Umpfenbach sur les mathématiques pures; à cette époque, c'était le théologien protestant Pfannkuch, chargé de professer à la fois les langues orientales et l'exégèse de l'Ancien Testament, qui enseigna pendant ces trois semestres les éléments du syriaque, du chaldéen et de l'arabe et qui peut, par conséquent, être considéré, pour ces trois langues, comme le premier maître de Derenbourg. — Je dois ces renseignements à M. le professeur Stade, de Giessen.

à l'Université. Des circonstances extérieures, ainsi que des motifs personnels l'empêchèrent d'accepter une place de rabbin. Il préféra un emploi de précepteur, qui lui permettait d'assurer son existence matérielle et de continuer en même temps ses études. Une bonne fortune le conduisit dans la famille Bischoffsheim, originaire de Mayence, qui habitait Amsterdam.

Il fut chargé de diriger l'éducation de Raphaël Bischoffsheim, actuellement député et membre de l'Institut. Sans nul doute, ce fut Derenbourg qui fit naître chez son élève ce vif amour pour la science et la bienfaisance, comme aussi l'intérêt pour le judaïsme.

Les quatre années que Derenbourg passa à Amsterdam (1834-1838) ne furent pas perdues pour la science. C'est de là qu'il fit paraître ses premiers ouvrages. C'est aussi à ce moment que Geiger réalisa le plan concerté avec Derenbourg en publiant en 1835 une revue scientifique, la *Wissenschaftliche Zeitschrift für jüdische Theologie*. Déjà le premier fascicule contenait un travail de Derenbourg, le commencement d'une étude sur Maïmonide, dont la suite et la fin parurent dans les deuxième et quatrième fascicules. Sous prétexte de rendre compte d'un ouvrage de Peter Beer sur la vie et l'œuvre de Maïmonide, Derenbourg fait une foule d'observations personnelles et ajoute des données qui ont été utilisées avec fruit par ceux qui ont écrit plus tard sur Maïmonide.

La même année où Geiger quitta Wiesbaden pour aller à Breslau, Derenbourg partit d'Amsterdam pour Paris, où il resta fixé jusqu'à la fin de sa vie. Il se rendit dans cette ville pour y accompagner son élève, Raphaël Bischoffsheim. Mais ce qui l'avait sans doute décidé également à venir à Paris, ce furent le désir d'y continuer ses études et l'espoir de s'y créer une situation scientifique. Il ne put pourtant pas réaliser un de ses vœux les plus chers, celui d'assister aux conférences du plus grand arabisant d'alors, Silvestre de Sacy; ce savant était mort quelques mois avant l'arrivée de Derenbourg à Paris (en février 1838). Il n'était pas encore depuis un an à Paris, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de sa mère. De la sorte se trouvait rompu le plus puis-

sant lien qui le rattachait encore à sa ville natale et à l'Allemagne. Bientôt il devait renoncer définitivement à la carrière à laquelle il s'était destiné. Son frère Jacob, bien que, depuis 1835, il ne fût plus président de la communauté, employa son influence à le faire nommer rabbin de Mayence. Mais Derenbourg déclina cette offre, parce que, malgré la sincérité de ses sentiments religieux, il ne pouvait accorder son opinion touchant les lois cérémonielles avec les exigences auxquelles le rabbin doit se soumettre. Il préféra garder son indépendance. Peu de temps après, heureusement, s'offrit au jeune savant de trente ans, sans ressources, une modeste situation, qui sollicitait son activité, mais qui n'entravait pas ses études scientifiques. Il fut chargé de la direction des élèves juifs dans une institution du Marais (rue du Parc-Royal). Cette situation lui permit de se créer une famille. Le 21 août 1843, il avait juste trente-deux ans, il épousa M^{lle} Delphine Moyse, qui, ainsi qu'il aimait à le dire, fut sa Providence. Elle fut pour lui une compagne vaillante et dévouée, qui, par ses remarquables qualités, soutint ses efforts, l'aida à conquérir l'indépendance à laquelle il aspirait et fit de sa maison un asile béni, où il goûta les plus douces joies de la famille.

Après avoir élu domicile en France, il s'occupa de recouvrer les droits de citoyen français. En 1844, il reprit la nationalité que lui avait donnée sa naissance et sous laquelle s'était écoulée son enfance. Voulant avoir le droit de professer, il passa, en 1850, son agrégation d'allemand et enseigna cette langue au lycée Henri IV pendant une année comme suppléant de l'helléniste Théobald Fix. En 1852, il succéda à celui-ci comme correcteur de première classe à l'Imprimerie Impériale; en 1856, il fut nommé correcteur des impressions orientales dans le même établissement. Ces fonctions, il les conserva jusqu'en 1877.

En janvier 1857, Derenbourg fonda une institution (rue de la Tour d'Auvergne), qu'il dirigea durant six ans avec sa femme, et qu'il sut rendre prospère. Ce furent des années de dur labeur, mais qui lui assurèrent cette liberté tant désirée. Il allait donc, enfin, pouvoir se consacrer sans réserve à la science.

Pendant les premières années de son séjour à Paris, ce fut l'arabe qui le passionna. Il lui consacrait quatorze heures par jour ; mais la littérature juive continuait de l'intéresser. Les relations qu'il entretenait avec la Hollande firent que son premier article scientifique de Paris parut dans une revue hollandaise¹. Il donnait à une difficulté de la critique du Nouveau Testament une solution d'une simplicité presque géniale, que cinquante ans après, M. Chwolson, de Saint-Petersbourg² devait reprendre.

L'année suivante il faisait paraître son premier travail d'épigraphie, commencement d'une longue suite de contributions à l'étude des inscriptions sémitiques. Ce genre d'étude eut toujours ses préférences et il y revint sans cesse : c'est que sa connaissance profonde des langues et de l'antiquité sémitiques, et son esprit critique, sagace et minutieux, le rendaient particulièrement apte à cette tâche.

Cette première étude épigraphique portait sur les inscriptions arabes de l'Alhambra ; il fit une trouvaille qui lui permit de les déchiffrer exactement : il découvrit une copie de ces inscriptions dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale³. Reinaud, qui était compétent en la matière, disait à propos de ce travail⁴ : « Ces vers étaient fort difficiles à rétablir et à traduire : M. Dernburg s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de conscience et d'habileté. » La même année, il publiait un article dans un journal juif qui venait d'être fondé⁵. Mais, c'est avant tout, aux manuscrits hébreux et arabes de la Bibliothèque nationale qu'il appliqua ses efforts et qu'il dut l'idée de plusieurs de ses futurs travaux. Dès 1841, il figure parmi les membres de la Société asiatique ; il annonce une édition, avec notes et traduction

1. *Orientalia*, édit. par Juynboll, I (Amsterdam, 1840), p. 175 : Sur le dernier repas pascal de Jésus. Cet article est reproduit dans *Orient*, 1841.

2. D. Chwolson, *Das letzte Passahmahl Christi* (Saint-Petersbourg, 1892), p. 26, 31 et suiv.

3. *Les inscriptions de l'Alhambra*, appendice à l'*Essai sur l'architecture des Arabes et des Maures en Espagne, en Sicile et en Barbarie*, par Girault de Prangey, Paris, 1851, xxviii pages.

4. *Journal asiatique*, 3^e série, t. XIII (1842), p. 363.

5. *Archives israélites*, 1841 : « La monogamie chez les Juifs ».

française, du *Kitâb-al-Tarifât*, de Djordjâni¹. L'édition, annoncée d'abord et publiée ensuite par Flügel (Leipzig, 1845), le fit renoncer à ce projet.

Le premier écrit qu'il publia sous forme de livre fut un Manuel d'instruction religieuse, qui était conçu comme une sorte de catéchisme pour l'initiation religieuse². La même année, la Revue de Geiger, qui reparaisait après un assez long silence, donna de lui une étude sur un représentant de la littérature hispano-juive à son apogée³. Il s'était servi de documents inédits et apportait des données nouvelles et de nouvelles explications. Cette étude touche aussi, en quelques points, à l'histoire de la philologie juive, pour laquelle il montra dans la suite une prédilection marquée. Auparavant déjà, il avait publié dans la Revue de Geiger l'opuscule de Saadia sur les soixante-dix (plus exactement quatre-vingt-dix) mots, accompagné de notes⁴. Deux ans après, il écrivit dans la Revue hollandaise mentionnée plus haut une « étude sur l'ancienne grammaire de la langue hébraïque⁵ ». En 1844, le *Journal asiatique* donne de lui quelques observations sur la grammaire arabe⁶ et, en 1850, sur la grammaire comparée des langues sémitiques⁷. Il s'occupait aussi, à ce moment, à rééditer, en collaboration avec Reinaud, les « Séances » de Hariri, publiées autrefois par Silvestre de Sacy⁸.

En même temps qu'il préparait la publication de ce grand

1. *Journal asiatique*, 3^e série, t. XII, 36; XIV, 319 (1841, 1842).

2. *Livre de versets* ou *Première instruction religieuse pour l'enfance israélite en versets extraits de la Bible*, Paris, 1844. Cf. *Arch. isr.*, 1844, p. 580; 1845, p. 596.

3. *Wiss. Zeitschr. f. j. Theol.*, V (1844), p. 396-492 : Les écrits d'Isaac b. Juda Giath.

4. *Ibid.*, V, p. 317-324.

5. *Orientalia*, II (Amsterdam, 1846), p. 99 et suiv.

6. *Journal asiatique*, 4^e série, t. IV, p. 209 : Quelques remarques sur la déclinaison arabe.

7. *Ibid.*, t. XV, p. 86-97 : Quelques réflexions sur la conjugaison et les pronoms dans les langues sémitiques.

8. *Les séances de Hariri*, avec un commentaire choisi par Silvestre de Sacy, 2^e édition revue sur les manuscrits et augmentée d'un choix de notes historiques et explicatives en français, par Reinaud et J. Denbourn, 1847-1851.

ouvrage, il publiait les fables arabes de Loqman, accompagnées d'une traduction française¹. Dans la préface, il fait la remarque ingénieuse et inattendue que Loqman, d'après l'étymologie des noms, est identique à Bileam; en outre, il prouve que les fables de Loqman dans leur forme actuelle sont d'origine chrétienne.

Les *Séances* d'Hariri eurent à peine paru que la Société asiatique le chargea d'éditer les *Prairies d'or*, de Masoudi². Mais bien qu'il eût recueilli de nombreux matériaux pour l'édition de ce livre si important pour l'histoire et la littérature des premiers siècles de l'islamisme, en 1859 il renonça définitivement à cette tâche³. En 1855 et 1856, il publie quelques articles, entre autres sur le *Moré Neboukhim* édité par Munk dans l'original arabe⁴. Il fut aussi chargé de continuer le catalogue des mss hébreux de la Bibliothèque Impériale, quand Munk, privé de la vue, fut obligé de renoncer à ce travail. Mais, absorbé par ses fonctions de correcteur à l'Imprimerie Nationale et par la direction de l'établissement d'instruction qu'il venait de fonder, il fut empêché de terminer le catalogue⁵, qui fut achevé par M. Zotenberg en 1866⁶.

1. *Fables de Loqman le Sage*. Le texte revu sur les mss, accompagné d'une version française et de notes et précédé d'une introduction... Berlin et Londres, A. Asher, 1850.

2. *Journal asiatique*, 4^e série, t. XX (1852), p. 21.

3. *Ibid.*, 5^e série, t. XIII (1859), p. 286.

4. *Ibid.*, t. VII, 260 : Le sarcophage et l'inscription d'Eschmunazar; *ib.*, p. 534 : Notice sur le Guide des égarés; *Archives isr.*, 1855, p. 531 : Les Samaritains de Naplouse; *ib.*, 1856, p. 157 : M. Renan, le parti clérical et les connaissances bibliques en France; *ib.*, p. 271 : Sur la Mosquée d'Omar.

5. Voici ce que dit le rapport de M. J. Taschereau, administrateur de la Bibliothèque impériale (*Catalogues des mss hébreux et samaritains de la Bibl. imp.*, p. vi) : « Je m'adressai alors à M. Derenbourg, hébraïsant justement renommé, qui me fit espérer que le travail entrepris pourrait être par lui promptement complété et mené à fin. Malheureusement d'autres travaux dont il s'était précédemment chargé, les devoirs de la fonction qu'il remplit à la section orientale de l'Imprimerie impériale et des affaires personnelles le mirent dans l'impossibilité de réaliser cette promesse. »

6. *Catalogues*, p. 233 : « 1300 à 1304. Catalogue des mss hébreux de la Bibl. imp. par M. Derenbourg. Ce catalogue est divisé en cinq volumes, dont les deux premiers contiennent les descriptions des

En août 1865, l'Académie des Inscriptions proposa la question suivante : « Réunir toutes les données géographiques, historiques sur la Palestine, disséminées dans les deux Talmuds, dans les Midraschim et dans les autres livres de la tradition juive, présenter ces données dans un ensemble systématique, en les soumettant à une critique approfondie et en les comparant à celles que renferment les écrits de Josèphe, d'Eusèbe, de saint Jérôme et d'autres auteurs ecclésiastiques et profanes. » Par ses études antérieures et les tendances de son esprit, Derenbourg était excellemment préparé pour ce travail. Il s'agissait, en effet, de mettre en œuvre cette science talmudique à laquelle son père l'avait initié avec tant de sollicitude, d'appliquer une critique sagace et patiente à des textes obscurs, de se servir de la philologie et de l'archéologie pour porter la lumière dans les ténèbres du Talmud ; il s'agissait surtout de coordonner en un tout historique une quantité énorme de faits particuliers et d'éclairer ainsi d'un jour nouveau le passé d'Israël.

La partie historique, qui devait servir de préface à la partie géographique, eut le privilège de captiver l'attention de Derenbourg. Ayant appris que son ami M. Neubauer concourait également pour le prix de l'Académie et avait terminé la partie géographique, il s'effaça devant lui et laissa dans leur carton les fiches qu'il avait amassées¹. Il fut le premier à applaudir au succès de M. Adolphe Naubauer, qui obtint le prix de l'Académie pour sa Géographie de la Palestine. Pour lui, il se proposa d'exposer l'histoire et l'évolution du peuple juif à l'époque du second Temple, à l'aide des sources talmudiques.

Il s'attacha de toute son âme à ce travail, qui demandait

mss de l'ancien fonds ; le troisième, les cent premiers numéros du Supplément ; le quatrième, les mss du fonds de l'Oratoire, et le cinquième, ceux du fonds de la Sorbonne... Ce travail, qui a servi de base au présent catalogue, contient pour l'ancien fonds les recherches propres à l'auteur... Ce catalogue était réservé par son auteur à une nouvelle revision pour l'indication des renvois et pour des citations laissées en blanc. »

1. Ces fiches, conservées pour la plupart, m'écrit M. Hartwig Derenbourg, sont à la disposition de tout savant sérieux qui voudrait les utiliser.

à la fois la pénétration du critique, la sagacité du philologue et l'intuition de l'historien. Bientôt il put lire à Geiger, qu'il était aller voir à Francfort, des fragments de ce travail¹, qui parut en 1867, et qui fit de son nom un des plus éclatants de la littérature juive moderne. Le titre de l'ouvrage², ainsi que la préface, promettent comme deuxième partie la géographie de la Palestine d'après les sources talmudiques. Mais le livre, tel qu'il est, forme un tout indépendant, et l'auteur se proposait sur la fin de sa vie d'en publier une deuxième édition, avec quelques rectifications et additions, et un Index des noms propres.

Il est difficile de donner une idée du caractère et du contenu de cet essai. Ce livre n'a pas la prétention d'être une histoire complète de l'époque dont il traite, attendu qu'il s'agissait uniquement de réunir les informations fournies par les sources rabbiniques. D'autre part, les faits mentionnés dans ces documents devaient cadrer avec l'ensemble et devaient être éclairés et expliqués à la lumière de l'histoire. En même temps qu'il faisait la critique des sources, Derenbourg était obligé d'écrire l'histoire du judaïsme, de suivre la marche des événements et des idées, depuis Cyrus jusqu'à Adrien. De la sorte, l'ouvrage offre une série d'études, qui ne sont pas seulement reliées entre elles par la chronologie, mais encore par un plan général et par l'unité de la conception historique.

Cet *Essai* fit époque dans la nouvelle littérature scientifique du judaïsme, il sera toujours consulté avec fruit pour la critique des textes talmudiques et l'histoire juive du temps du second Temple.

Avant son *Essai*, Derenbourg venait de publier un certain nombre d'articles qui témoignaient de l'étendue de son érudition, de la maturité de son jugement et de la finesse de son observation critique. Ces études avaient paru pour la plupart dans le *Journal asiatique*.

1. Geiger, *Nachgelassene Schriften*, V, 268.

2. *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine, d'après les Thalmuds et les autres sources rabbiniques*, par J. Derenbourg. Première partie : Histoire de la Palestine depuis Cyrus jusqu'à Adrien. Paris, 1867, 486 pages.

Dans le premier de ces articles, il parlait des publications de la société de littérature juive « Mekitzé Nirdamim », notamment des poésies de Juda Hallévi publiées par Luzzatto¹. Au moyen d'une hypothèse hardie il expliquait un mot difficile du livre d'Ezra², faisait des remarques sur le pehlevi, tentait aussi d'expliquer le nom d'huzwaresch³; traitait du projet de M. Joseph Halévy de traduire en hébreu la version éthiopienne du livre d'Enoch⁴, et rendait compte du *Séfer Thaggin* édité par l'abbé Barges⁵. Une notice sur l'accent de la Bible⁶ annonce les études qu'il devait bientôt approfondir; puis, des observations sur les deux ouvrages arabes que jadis il avait pensé publier⁷.

Les objets les plus divers sollicitaient alors sa curiosité. Il s'intéressa d'abord aux inscriptions sémitiques qu'on venait de découvrir, et, de 1867 à 1869, il publia sur ces inscriptions, dans le *Journal asiatique*, divers articles sous le titre de « Notes épigraphiques⁸ ». Sous ce même titre, il fit un tirage à part de quelques-uns de ces articles. Quand parut, au commencement de 1870, l'inscription de Mésa, il contribua à son interprétation dans le *Journal asiatique*⁹ et aussi dans la *Revue israélite*¹⁰, où il avait déjà publié des

1. *Journal asiatique*, 6^e série, t. VI (1865), 262-281. Une correction à ce sujet se trouve dans le dernier article (posthume) de Derenbourg dans la *Revue*, XXXI, 158.

2. *Ibid.*, t. VIII (1866), 401-415. Cf. *Jüd. Ztschr.*, de Geiger, V, 229.

3. *Ibid.*, t. VIII (1866), 440-444.

4. *Ibid.*, t. IX (1867), 91-94.

5. *Ibid.*, 242-251.

6. *Ibid.*, 251-253 : Quelques observations sur le *Zaquéf Qatôn*.

7. *Ibid.*, 243-254 : Deux passages dans le IV^e vol. des *Prairies d'or*; *ib.*, 255-256 : Un vers de *Târifat* expliqué.

8. *Journal asiatique*, 6^e série, t. X-XIII. Notes épigraphiques : I. Sur l'inscription de l'Araq-el-émir. — II. L'inscription trilingue de Tortose. — III. Les nouvelles inscriptions de Chypre trouvées par M. de Vogüé. — IV. L'inscription d'Eschmounézer et le dernier travail de M. Schlottmann sur cette inscription. — V. L'inscription dite de Carpentras. — VI. Les inscriptions grecques-juives au nord de la mer Noire. — VII. Les vers phéniciens dans le *Pœnulus* de Plaute. — VIII. Inscriptions palmyréennes. — IX. Sur quelques noms propres en hébreu et en phénicien.

9. *Ibid.*, t. XV, 155-160.

10. N^o du 8 avril 1870.

observations sur une médaille trouvée à Lyon¹. Dans la première moitié de l'année 1870, la *Revue critique* donna de lui divers articles sur la critique biblique et la philologie hébraïque².

Bientôt Saadia devint l'objet de ses recherches préférées. Déjà en 1868, il avait publié dans la *Zeitschrift* de Geiger, une notice sur une œuvre de Saadia qu'il devait achever vingt-sept ans après, peu de temps avant sa mort : la traduction et le commentaire du livre des Proverbes. Il songea alors sérieusement à l'édition de la traduction du Pentateuque de Saadia et se prépara à cette publication. En s'occupant d'un ouvrage anonyme sur la grammaire et sur la massore que l'explorateur Jacob Sappir avait rapporté du Yémen, il fut amené à faire des recherches sur l'histoire de l'ancienne philologie juive, laquelle commence avec Saadia. Enfin, il se proposa d'éditer un des monuments importants de la linguistique hébraïque, les opuscules d'Aboulwalid Merwân Ibn Djanâh.

En décembre 1871, J. Derenbourg fut nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement du célèbre arabisant Caussin de Perceval³. Il devint ainsi aux yeux de tous le successeur de Munk : la science juive avait de nouveau, dans la plus haute société scientifique de la France, son digne représentant. L'année suivante, en 1872, il lut, à l'Académie⁴, un mémoire sur l'immortalité de l'âme, dont il disait avoir cherché en vain les traces dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Une interprétation superficielle de cette étude exégétique fit perdre à J. Derenbourg son siège au Consistoire israélite de Paris

1. N° 2 (du 14 janvier 1870).

2. *Revue critique*, 19 février, 19 mars, 7 mai. Il écrivit plus tard des comptes rendus pour cette *Revue*, ainsi : en 1880 (t. I, 265-267) sur la *Bibliotheca rabbinica* de Wünsche. Cet article, signé J. D., a été par erreur attribué à James Darmesteter, ainsi que M. Hartwig Derenbourg me l'a fait remarquer (*Bibliographie de James Darmesteter*, par E. Blochet, dans le *Bulletin de la Société de Linguistique*, t. IX, p. lxxiv).

3. « Il méritait cet honneur à double titre, comme passé maître en hébreu et passé maître en arabe. » Discours de M. Maspero, président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, *Revue*, XXX, p. ix.

4. *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, année 1872, 407.

et il renonça dès lors à sa collaboration au Conseil d'administration du séminaire israélite.

La plupart des travaux que J. Derenbourg publia les années suivantes appartiennent à l'épigraphie et avaient fait l'objet de lectures à l'académie¹.

En 1877, J. Derenbourg se vit forcé, par suite du mauvais état de sa vue, de renoncer à son emploi de correcteur des textes orientaux, qu'il avait occupé plus de vingt ans, à l'Imprimerie Nationale. Mais, la même année, il obtint une situation qui répondait tout à fait à ses désirs : Il fut nommé professeur d'hébreu rabbinique à l'École des Hautes Études (section des sciences philologiques et historiques.

D'abord directeur-adjoint, il devint, en 1883, directeur d'études. Les conférences portaient sur la Mischna, le Talmud, le Midrasch, la littérature hébraïque et judéo-arabe du moyen âge; elles forment le sujet de la plupart des écrits qu'il a publiés depuis lors. Ces cours, qu'il faisait avec une vive satisfaction, contribuaient puissamment au développement scientifique des auditeurs, dont une partie se recrutait parmi les élèves du Séminaire israélite. Malgré l'affaiblissement graduel, et, à la fin, la perte totale de sa vue, il continua de remplir ses fonctions de professeur jusqu'au jubilé de ses quatre-vingts ans, époque où il donna sa démission.

Sa nouvelle position à l'École des Hautes Études lui fournit, dès 1878, l'occasion d'un intéressant travail. Dans un recueil, publié par cette école, il fit paraître une substantielle étude sur la guerre de Bar-Kokhba, sorte d'annexe à son *Essai*². L'année suivante, il écrivit pour la *Revue cri-*

1. Un stèle du temple d'Hérode (lu le 15 mars 1872). *Journal asiat.*, 6^e s., t. XX, 178-195. — Inscription de Carthage sur les offrandes de prémices (lu le 28 nov. 1873), *Journal asiat.*, 7^e s., t. III, 204-227. — La statue de Malacbaal dans l'épigraphie phénicienne, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, déc. 1874. — Quelques observations sur les six inscriptions d'Italie, *Journal asiat.*, 7^e s., t. V, 335-339. — Sur une nouvelle inscription néopunique de Cherchel, *Comptes rendus*, nov. 1875.

2. *Quelques notes sur la guerre de Bar Kôzébâ et ses suites*. (Mélanges publiés par l'École des Hautes Études. Paris, 1878, p. 158-173.

*tique*¹ un article peu étendu, mais très important, sur l'histoire de la ponctuation massorétique.

Les quinze dernières années de sa vie apparaissent comme une seconde jeunesse, pleine d'ardeur et d'enthousiasme pour des recherches et des études nouvelles. La faiblesse croissante de sa vue ne diminuait en rien son courage et son amour de la science.

Il débuta, dans cette dernière partie de sa vie, par la publication de l'ouvrage auquel il avait consacré plus de dix années de recherches, à savoir le texte et la traduction des Opuscules d'Aboulwalid, avec une introduction détaillée². Cette introduction constitue, par la richesse de son contenu, une vraie mine d'informations sur l'histoire de la philologie hébraïque ancienne. Il avait eu le bonheur de pouvoir utiliser de nombreux manuscrits. Ainsi, M. Neubauer avait découvert dans la collection Firkowitsch de la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg un grand fragment du seul écrit non conservé d'Aboulwalid, le *Kitâb-at-Taschwir*, et l'avait copié à son intention. Il put aussi publier un fragment des écrits polémiques composés contre Aboulwalid par ses adversaires, à la tête desquels avaient été le célèbre Naguid Samuel ibn Nagdela. De la sorte, l'on eut pour la première fois un tableau vivant des fameuses querelles des successeurs de Hayyoudj sur une foule de points de la grammaire hébraïque. J. Derenbourg réussit ainsi à donner une idée claire du grand ouvrage polémique d'Aboulwalid en se servant des propres expressions de ce grammairien, même il le reconstitua dans ses grandes lignes. Il ajouta aussi de nombreux détails à la biographie d'Ibn Dja-

1. *Revue critique* du 21 juin 1879 : Schnederman, *Die Controverse des Ludovicus Capellus mit den Buxtorfen über das Alter der hebr. Punctuation*. Voir aussi un article très court de D. dans le *Journ. as.*, 7^e s., t. XIII (1879), 560-554.

2. *Opuscules et traités d'Abou-l-Walid Merwân Ibn Djanâh de Cordoue*. Texte arabe publié avec une traduction française par Joseph Derenbourg, membre de l'Institut, et Hartwig Derenbourg, professeur à l'École spéciale des langues orientales. Paris, Imprimerie nationale, 1880, cxxiv et 400 pages). — Un extrait de l'introduction a paru dans la 29^e année (1880) de la *Monatsschrift* de Grætz (145-166, 205-215).

nâh, sur lequel, trente ans auparavant, Munk avait écrit une notice très solide.

Dans cette introduction, J. Derenbourg montra également l'importance de Hayyoudj comme créateur de la philologie hébraïque classique et les rapports de cette dernière avec la philologie arabe. Profitant des textes nouvellement découverts et interprétant à nouveau les textes connus, il sut répandre la lumière sur bien des points obscurs de l'histoire de la littérature juive. Ses notes sont pleines d'observations fines et intéressantes, et les textes publiés pour la première fois sont établis et traduits avec le soin le plus minutieux. Son fils et lui ont procédé avec le même soin à l'édition des quatre petits écrits d'Aboulwalid. Ces Opuscules, qui, jusqu'alors n'étaient presque connus que de nom, permirent enfin d'apprécier à sa valeur le plus grand philologue hébreu du moyen âge. L'édition du lexique d'Aboulwalid, que M. Neubauer avait publié quelques années auparavant, recevait ainsi son complément nécessaire. Se conformant à l'excellente habitude qu'ont les éditeurs français, MM. Derenbourg ajoutèrent au texte une traduction claire et fidèle, qui permet à l'arabisant de mieux comprendre le texte, et au non-arabisant de regretter moins son ignorance de l'original. Cet ouvrage restera d'une importance capitale pour l'histoire de la philologie hébraïque.

Après les Opuscules d'Aboulwalid, J. Derenbourg édita un texte d'un tout autre genre : la version hébraïque du fameux recueil de fables *Kalila-we-Dimna*¹. Cette version a servi pour la traduction latine de Jean de Capoue, qui, ensuite, semble avoir été utilisée pour toutes les autres traductions dans les diverses langues européennes. Outre cette version hébraïque, qu'il a accompagnée d'une traduction française, J. Derenbourg a publié une autre version hébraïque du *Kalila-we-Dimna*, que Jacob ben Eléasar, le célèbre grammairien de la fin du XII^e siècle, avait écrite en belle prose rimée. Il était d'autant plus important de publier

1. *Deux versions hébraïques du livre de Kalilâh et Dimnâh*, la première accompagnée d'une traduction française, publiées d'après les manuscrits de Paris et d'Oxford, par J. Derenbourg, membre de l'Institut, Paris, 1881, VIII et 395 p.

ces deux versions que les manuscrits de la Bibliothèque nationale et de la Bodléienne sont uniques. Comme supplément à cette édition, J. Derenbourg publia, dix années plus tard, la version latine de Jean de Capoue¹, avec des notes très instructives et une introduction où il montra la place que le *Kalila-we-Dimna* occupe dans la littérature juive. Dans l'appendice, il complétait l'édition de l'original arabe de Sacy par la publication d'un chapitre que celle-ci ne renfermait pas.

Entre l'édition de la version hébraïque et celle de la version latine du *Kalila* se placent deux publications qui se rapportent aux études préférées de J. Derenbourg, la littérature judéo-arabe au moyen âge. Avec l'une, il revenait à Maïmonide sur lequel il avait publié son premier article dans la Revue de Geiger. Il avait formé le dessein de publier complètement dans l'original arabe, avec une traduction hébraïque, le commentaire de Maïmonide sur la Mischna. On n'avait imprimé jusqu'alors que certaines parties du texte arabe, et les versions hébraïques (imprimées dans beaucoup d'éditions du Talmud) sont défectueuses parce qu'elles présentent de nombreuses fautes d'impression et de graves erreurs de traduction. Après s'être assuré pour ce travail le concours de plusieurs savants, il en avait choisi pour lui-même la partie la plus difficile : le VI^e livre de la Mischna, dont il avait déjà donné quelques fragments dans le recueil publié lors du quatre-vingt-dixième anniversaire de Zunz², avec une introduction sur les versions hébraïques de ce commentaire³. L'entreprise échoua devant les difficultés matérielles de l'exécution et, seul, il mena à bien la tâche qu'il s'était imposée. L'ouvrage parut par fascicules dans l'œuvre nouvellement créée des *Méquitzé Nirdamim* et

1. *Johannis de Capua Directorium vitæ humanæ, alias Parabola antiquorum sapientium*. Version latine du Kalilah et Dimnah, publiée et annotée par J. D. (Bibl. de l'École des Hautes Études, 70^e fascicule), Paris, 1889, xix et 373 p.

2. Lors de cette fête jubilaire, ce fut M. Derenbourg qui porta à Zunz les félicitations de l'Alliance israélite et de la Société des Études juives.

3. *Jubelschrift zum 90. Geburtstage des Dr L. Zunz*. Berlin, 1884, p. 152-157 de la partie allemande et p. 175-191 de la partie hébraïque.

fut terminée en 1889¹. Cet ouvrage n'a pas été apprécié à sa valeur par les savants, auxquels il s'adressait plus particulièrement. On n'a pas assez montré la patience et l'abnégation nécessaires pour achever un pareil travail, qui ne pouvait être accompli que par un homme qui, à la piété envers les productions littéraires du passé, joignait la connaissance profonde de la matière et la parfaite intelligence de la langue du commentaire de Maïmonide sur la Mischna. Cette édition a pour ainsi dire fait école, car dans ces dernières années, on a publié d'autres parties du commentaire (comme thèses de doctorat).

L'autre édition, qu'il avait fait paraître encore avant le commentaire de Maïmonide, faisait suite aux *Opuscules* et donnait enfin l'original arabe de l'ouvrage le plus important de la littérature grammaticale classique du moyen âge, je veux dire le *Kitâb al-Louma'* (Séfer Hariqma), la première partie de l'ouvrage capital d'Aboulwalid². La part que j'ai prise moi-même à cette édition³ ne me permet pas d'en dire davantage. Je tiens seulement à faire remarquer que cette édition eût été impossible, si, lors de son séjour à Londres (été de 1884), M. Derenbourg n'avait trouvé un grand fragment du *Louma'* au British Muséum. Grâce à cette découverte, on put combler la lacune (environ un cinquième du tout) qu'offraient les deux manuscrits d'Orford et celui de Saint-Pétersbourg⁴.

1. *Commentaire de Maïmonide sur la Mischnah, Séder Tohorot*, publié pour la première fois en arabe et accompagné d'une traduction hébraïque par J. D. Première partie, 1887 (236 p.); deuxième partie, 1888 (244 p.); troisième partie, 1889 (276 p.).

2. *Le livre des parterres fleuris*. Grammaire hébraïque en arabe d'Aboul Walid Mervân Ibn Djanâh de Cordoue, publiée par J. D. (Bibl. des Hautes Études, 66^e fascicule), Paris, 1886, p. I-XII (Avant-propos), p. XVII-LXIV (Table des passages bibliques cités dans le *Louma'*), 388 p. (texte arabe).

3. Voir p. XII de l'Avant-propos, note 1 : « Il est bien entendu que, sans le règlement de l'École, qui interdit rigoureusement de mentionner sur le titre de ses publications le nom d'un savant ne faisant pas partie du corps enseignant de l'École, le nom de M. Bacher figurerait sur le titre à côté du mien. »

4. Voir mon ouvrage : *Leben und Werke des Abul Walid Merwân Ibn Ganah und die Quellen seiner Schrifterklärung* (1885), p. 36.

Pendant qu'il était occupé à cette édition et qu'il pensait déjà à la grande publication, qui devait couronner son existence, il donnait, soit dans la *Revue des Études juives*, soit ailleurs, de nombreux articles sur la littérature talmudique et la littérature médiévale juive, articles semés d'observations fines, d'explications pénétrantes et d'hypothèses suggestives. La *Revue des Études juives* publia de lui des études sur la Mischna¹, principalement une étude étendue sur la Mischna de Kippour avec une restauration du texte original, et une foule de digressions instructives². Plusieurs de ces articles traitaient de liturgie³. Il produisit aussi quelques études sur la philologie hébraïque et l'exégèse biblique⁴. Parmi elles, il faut tirer de pair son édition du texte arabe du commentaire de Juda ibn Bilâm sur Isaïe, avec une traduction française⁵. La *Revue* contient aussi de lui quelques articles sur l'épigraphie⁶, ainsi que des études sur des points spéciaux de philologie, d'archéologie, d'histoire et de littérature⁷. Les rares comptes rendus qu'il écri-

1. *Revue*, III, 205-210 : Les sections et les traités de la Mischnah; XII, 65-72 : Mischna Yadaïm. ch. iv, § 1 et 2; XX, 136-137 : Le nom du traité Moêd Katon.

2. Essai de restitution de l'ancienne rédaction de Masséchet Kippourim, dans *Revue*, VI, 41-80.

3. *Revue*, II, 290-293 : Le prophète Élie dans le rituel; III, 284-287 : Quelques observations sur la section de Mischpatim divisée en deux pour la lecture de la Thora; VI, 146-149 : Quelques mots sur les sections de Pentateuque.

4. *Revue*, IV, 274-278 : Un rudiment de grammaire hébraïque en arabe; XVI, 57-60; XVII, 157-158 : Les signes mnémotechniques des lettres serviles et radicales; XIX, 310-311 : L'ouvrage perdu de Juda Hayyoudj; XX, 137-138 : La critique de Saadia par Mebasser.

5. *Gloses d'Abou Zachariyah b. Bilâm sur Isaïe*, dans *Revue*, XVII, 172-201; XVIII, 71-82; XIX, 84-99; XX, 225-236; XXII, 47-61; XXIII, 43-62, 206-209.

6. *Revue*, II, 123-124 : Sur le nom d'Amminadab; II, 131-134 : Les anciennes épitaphes des Juifs dans l'Italie méridionale; III, 161-172 : L'inscription hébraïque du Silôh près de Jérusalem; XV, 109-112 : Le sarcophage de Tabnit.

7. *Revue*, II, 124-127 : Le mois de Etanim; III, 121-122 : Année de la composition du Tanna debé Eliahou; VIII, 275-276 : La montagne de fer; IX, 301-304 : Légende et Haggada; X, 253-254 : Un rideau de synagogue de 1796; XVIII, 126-128 : Le nom de Jésus dans le Koran; XIX, 148 : Le nom de Fangar.

vit pour la *Revue* sont remplis des plus intéressantes observations¹.

En 1882, il publia dans l'*Encyclopédie*² de Lichtenberger un grand article sur le Talmud ; il y raconta les origines et l'évolution du Talmud. Cette monographie mériterait une étude à part. Dans un recueil en l'honneur de M. Léon Rénier, président de la section d'histoire et de philologie à l'École des Hautes Études, il fit paraître une étude curieuse sur Eléazar Kalir³, qui, aux suppositions déjà si nombreuses sur la patrie et le nom de ce poète liturgique, ajoutait une hypothèse nouvelle d'une hardiesse étonnante⁴.

Cependant, il n'oubliait pas sa chère épigraphie, secondé par son fils Hartwig, notamment pour les inscriptions de l'Arabie méridionale⁵. Quand l'Académie des Inscriptions décida la publication du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, il fut nommé membre de la Commission, et, de concert avec son fils, il décrivit et commenta les inscriptions himyarites⁶.

On a déjà vu quel puissant attrait les œuvres de Saadia exerçaient sur M. Derenbourg, qui y revint à plusieurs reprises. Vers le commencement de 1880, il était occupé à publier un grand fragment du commentaire du Gaôn sur le Pentateuque. Dans l'été de 1884, il se rendit à Oxford et collationna le manuscrit qui avait servi à Paulus, à la fin du siècle dernier. Avec le ms. d'Oxford et un ms. de Paris, il établit le texte correct de l'Isaïe de Saadia et le publia avec des notes et des observations et un fragment du commentaire sur Isaïe, trouvé à Saint-Petersbourg⁷.

1. *Revue*, III, 149-153 : Stade, Hebräische Grammatik ; V, 137-142 : Bacher, Abr. ibn Ezra als Grammatiker ; X, 311-314 : Harkavy, Mss. de la Bible récemment découverts ; VI, 307-310, Peritz, Séfer Hamizwoth.

2. XII. 1009-1838.

3. *Recueil des travaux publiés par l'École des Hautes Études en mémoire de son président Léon Rénier*, 1886 : Eleazar le Peitan.

4. Il en a donné lui-même un résumé dans la *Revue*, XII, 298-300. Voir aussi *Monatschrift*, 36^e année (1887), 529-538.

5. *Études sur l'épigraphie du Yémen* (1884). — *Les monuments saadiens et himyarites du Louvre* (1886).

6. *Corpus inscr. semit.*, fascicules I et II.

7. *Zeitschr. f. d. alttest. Wissenschaft*, 9^e année (1889), 1-64 ; 10^e année (1890), 65-148 : Version d'Isaïe de R. Saadia.

Au printemps de 1893, parut le premier volume de l'édition de Saadia, à savoir la version du Pentateuque¹, et, moins d'un an après, le sixième volume, la version et le commentaire des Proverbes². Il écrivit des préfaces aux deux ouvrages, en français et en hébreu. Dans ces préfaces, il rendait compte des sources dont il s'était servi et des procédés pour la fixation des textes. Ce qui est le plus important dans son travail sur le texte arabe de Saadia, ce sont les notes hébraïques dont il l'accompagna.

Dans l'édition des Proverbes, J. Derenbourg donna un résumé du commentaire de Saadia, tout en n'en omettant aucune observation importante; en même temps, il ajouta des remarques sur la traduction du Gaôn. Quiconque lira cette analyse du commentaire de Saadia, écrite dans un hébreu limpide, en connaîtra à fond le contenu, de sorte que ceux qui savent l'hébreu, mais non l'arabe, pourront également se rendre compte de l'interprétation si intéressante que le Gaôn a faite des Proverbes. Par sa traduction française des Proverbes selon l'interprétation du Gaôn, J. Derenbourg a rendu l'ouvrage de Saadia accessible à un plus grand nombre de lecteurs encore. En ce qui concerne le Pentateuque, il s'était contenté de traduire quelques chapitres de la version arabe de Saadia.

Pendant que les premier et sixième volumes s'imprimaient, d'autres volumes, choisis par lui ou par ses collaborateurs, sollicitaient son attention et son activité. Lui-même travaillait au deuxième volume, qui doit contenir les fragments du commentaire de Saadia sur le Pentateuque, et au troisième qui vient de paraître et qui renferme la version du livre d'Isaïe avec les fragments du commentaire sur Isaïe, ainsi qu'une traduction française rédigée, en collaboration avec son fils Hartwig, d'après la version arabe du Gaôn. Il a laissé ce dernier volume presque

1. *Œuvres complètes de R. Saadia b. Josef al-Fayyôûmi, publiées sous la direction de J. D. Volume premier. Version arabe du Pentateuque.* Paris, 1893, VII-VIII, 32 et 308 p.

2. *Œuvres complètes... : Volume sixième. Version arabe des Proverbes*, XI, 204-66 p. La première page mentionne comme collaborateur M. Mayer Lambert, professeur au séminaire israélite.

achevé. Il put encore revoir les épreuves d'un traité halachique de Saadia (le traité des héritages), qui fera partie du neuvième volume. J'ai également pu lui soumettre quelques épreuves de mon travail sur le cinquième volume (Job), il m'a aidé de ses observations et de ses conseils. Enfin, il s'occupait du huitième volume, consacré au commentaire sur le *Séfer Yeçira*, et au principal ouvrage philosophique du Gaôn. Il préparait une traduction française des *Émounôt*, et il en a rédigé une bonne partie. Mais, avant qu'il eût pu y mettre la dernière main, la mort vint l'enlever à la science.

